



**HAL**  
open science

## Il n'y a pas qu'Ida

Sonia Combe

► **To cite this version:**

Sonia Combe. Il n'y a pas qu'Ida. Les Temps Modernes, 2015, L'exil en partage, 5 (686), pp.93-95.  
halshs-01328028

**HAL Id: halshs-01328028**

**<https://shs.hal.science/halshs-01328028>**

Submitted on 7 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Sonia Combe*

## IL N'Y A PAS QU'IDA

Il y plusieurs années, je vis entrer dans la salle de lecture un couple de retraités dont l'air mal assuré laissait entrevoir qu'ils n'étaient pas des habitués des lieux de la recherche. Ils disaient être venus consulter une carte de la Pologne d'avant la Première Guerre mondiale. On leur avait indiqué cette bibliothèque et c'était la raison de leur voyage depuis le nord de la France où ils résidaient. Ils recherchaient un village polonais qui, selon eux, avait dû changer de nom sous le communisme car ils n'avaient pas réussi à le localiser.

La première carte consultée ne donna aucun résultat ; la seconde, pas davantage. Encouragée par ma bonne volonté, la dame me confia le motif de sa recherche dont je commençai à me douter du lien biographique : bébé, elle avait été abandonnée par sa mère sous le porche d'une église. Comme tous les Polonais, sa mère était très catholique et, poussée par la misère, elle avait confié sa fille à l'Eglise. Adoptée par un couple de catholiques, cette dame disposait cependant de son nom d'origine, de la date et du lieu de sa naissance. Désormais à la retraite, elle s'était décidée à faire des recherches. Elle en avait déjà fait dans les archives de la Préfecture de police de Paris, car elle était convaincue que sa mère s'était rendue à Paris et, qui sait, n'avait eu d'autre solution que la prostitution.

J'appelai à la rescousse le responsable du secteur polonais. Le nom de ce village ne lui disait rien, quant à celui de la dame, il le trouvait bizarre. « Pas très catholique », me souffla-t-il. Il fit à son tour appel à un chercheur, il me semble que c'était Jan Gross qui se trouvait, ce jour-là, dans la salle de lecture. Ce dernier pointa un doigt sur la carte et déclara : « C'était un shtetl, ce nom est d'ailleurs

juif ». Sans comprendre ce qu'il venait de révéler à la personne dont il ignorait les raisons de la recherche, il tourna les talons et s'en retourna vers sa table. La dame vacilla, muette de stupéfaction. Son mari, lui aussi visiblement choqué, reprit plus vite ses esprits : « Ce n'est pas grave, ce n'est pas grave », lui dit-il avec douceur. « Non, ce n'est pas grave », parvint-elle enfin à articuler. Puis, sans doute gênée, elle se tourna vers nous qui ne sachions que dire et répéta tout en s'en allant, « non, ce n'est pas grave, ce n'est pas grave »...

C'est pendant cette même période qu'une amie voulut me faire rencontrer la fille adoptive d'Olga. Après avoir fini ses études de médecine, Olga avait rejoint en 1938 les Brigades internationales en Espagne. Lisa, sa fille, était, je crois bien, traductrice. Travaillant alors dans l'édition, j'étais censée pouvoir l'aider à trouver du travail. Je ne me souviens absolument pas si je pus le faire, sa biographie en revanche est restée intacte dans ma mémoire.

Lisa avait appris à l'âge de trente-sept ans qu'elle n'était pas la fille de ses parents. Née dans le camp de Rivesaltes, dans la Catalogne française, au moment de la Retirada des Républicains espagnols et des volontaires étrangers à la fin de la guerre civile, elle avait été confiée par sa mère mourante à Olga qui l'avait adoptée. Lorsqu'Olga rejoint Paris, elle confia à son tour le bébé à ses propres parents et repartit vers d'autres combats avant de passer dans la clandestinité. La guerre venait d'éclater. Lisa passa la guerre elle aussi dans la clandestinité avec des grands-parents émigrés juifs de Russie qui réussirent à échapper à toutes les rafles. Agée de cinq ans lorsque sa mère vint la reprendre, Lisa, qui n'avait naturellement pas été scolarisée, ne parlait alors que le yiddish, un peu le russe aussi. A la maison des grands-parents, on respectait le shabbat, Pessah et Yom Kippour, sans plus mais sans faute.

Lisa avait grandi dans la banlieue rouge. Ses parents (Olga s'était mariée avec un camarade du parti et je ne me souviens plus s'il fut lui aussi présenté comme son père à Lisa) étaient tous deux médecins et communistes. Elle oublia un peu les fêtes juives, mais pas le yiddish qu'elle parla avec ses grands-parents jusqu'à leur mort. La plupart des amis de ses parents appartenaient de toute façon à la grande famille communiste et nombreux parmi eux étaient ceux d'origine juive.

Lisa fit des études de russe. Elle milita aux Jeunesses communistes, puis à l'UEC et quitta le parti en 1968, après le joli mois de Mai et l'intervention des troupes du pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie.

Une trajectoire classique en somme. Survint la mort de Franco. C'est alors que sa mère reçut une lettre d'un certain Pablo. Il lui demandait des nouvelles de son amie avec laquelle il savait qu'elle avait rejoint la France. Où était-elle ? Et l'enfant ? Il se souvenait qu'elle était enceinte lorsqu'ils s'étaient quittés... Olga comprit qu'elle devait dire la vérité à Lisa. Lorsque je l'interrogeai plus tard à ce sujet, elle me dit n'avoir pas eu conscience de ce qu'elle faisait en cachant la vérité à sa fille, elle avait beau être médecin, me dit-elle, elle n'avait pas pris le temps de lire Freud. C'était une autre époque.

Lisa encaissa le coup comme elle put et se résolut à aller voir son père biologique. Ils n'avaient naturellement rien à se dire, et cela d'autant plus qu'ils n'avaient pas de langue commune. Ils savaient seulement qu'ils devaient faire l'un et l'autre cette rencontre. Près de vingt ans s'étaient écoulés lorsque Lisa me fit ce récit. C'est alors que je lui posai cette question, la première qui me vint stupidement à l'esprit : « Tu te sens juive ? » Elle me regarda, interloquée, ne comprenant visiblement pas ma question, avant de répondre : « Qu'il vienne me trouver le rabbin qui me dira que je ne le suis pas ! »

Qui est juif ? Dans les deux cas on connaît la réponse orthodoxe, officielle, qui ne me convient pas parce qu'elle est fausse. La fin du film *Ida*<sup>1</sup> a déplu à nombre de spectateurs. Après avoir appris qu'elle était juive, *Ida* retourna au couvent. Même une aventure sentimentale et, comme on dit dans ce cas, la découverte de l'amour ne la détournèrent pas de la voie qu'elle avait choisie. *Ida* était catholique. La dame du nord de la France restera catholique de la même manière que Lisa restera juive et comme je ne crois pas qu'elle envisagera un jour d'émigrer en Israël, aucun rabbin n'aura à se pencher sur son cas.

---

1. Le film *Ida*, de Pawel Pawlikowski et Rebecca Lenkiewicz (2013), raconte l'histoire d'une jeune orpheline élevée dans un couvent dans la Pologne des années 1960, qui apprend, juste avant de prononcer ses vœux, qu'elle vient d'une famille juive entièrement exterminée, à l'exception d'une tante. Elle prend contact avec celle-ci, autrefois communiste endurcie, et l'accompagnera dans sa quête pour la vérité sur la mort de son jeune enfant.